

Réflexions d'un Communiste allemand sur le cas Fabre

I

Le philosophe allemand Hegel disait : « L'histoire nous apprend que nous n'apprenons rien par l'histoire. »

Quand on observe l'histoire du socialisme et du communisme on est tenté de croire qu'Hegel avait raison.

Les mêmes problèmes, les mêmes questions, les mêmes arguments reviennent toujours sous des aspects changeants ; il semble que le petit-fils « ne veuille rien savoir de Pharaon ». Nous devons toujours nous efforcer à trouver des solutions nouvelles.

Mais malgré tout, les expériences du passé et les expériences actuelles des autres partis sont fécondes. Il ne s'agit que de les connaître et de les comprendre.

II

Par une campagne méthodique dans le Parti français un état d'esprit s'est créé. On semble s'imaginer qu'il arrive incessamment de Moscou des « *oukases* » insensés et dictatoriaux qu'on doit — autant par respect pour le bon sens que par respect pour soi-même — laisser inappliqués.

C'est principalement dans le journal de Fabre que cet état d'esprit a pris sa source ; c'est lui, principalement, qui l'a nourri.

Qu'est-ce que c'est, ces « *oukases* » de Moscou ?

Ce sont les expériences combinées de toutes les sections de l'Internationale Communiste.

Ce ne sont pas les seules « opinions » fortuites de « quelques personnages », tels que Radek, Zinoviev, Trotsky, etc., comme Lafont tenta de le faire croire au Conseil National du 23 avril.

Si, dans toutes les décisions que prend l'Internationale Communiste, dans toutes les suggestions qu'elle présente, l'influence du parti russe est si prépondérante, c'est pour une raison bien simple : le parti russe est celui qui a l'expérience la plus riche et la plus diverse.

Le parti allemand, également, a derrière lui une série d'expériences dont les autres partis peuvent et doivent tirer profit.

Il y en a quelques-unes parmi ces expériences qui se rapprochent de celle que vient de faire, avec l'affaire Fabre, le parti frère français.

III

Les Fabre et consorts font tout le temps appel au *sentiment d'indépendance* contre la discipline indispensable.

La discipline, c'est pour eux ce que les Allemands appellent « *Kadavergehorsam* », — « l'obéissance du cadavre ».

Qu'est-ce que c'est, en réalité, que cette discipline ?

C'est tout d'abord en appel à la raison.

La discipline militaire, telle qu'elle est pratiquée dans les armées bourgeoises, est aveugle. Elle exige du soldat l'obéissance passive aux ordres qu'on lui donne. Il doit obéir mécaniquement.

Toute autre est la discipline communiste.

Le soldat de notre grande armée communiste n'est rien, s'il n'accueille pas avec compréhension les décisions prises et s'il ne les exécute pas avec bonne volonté.

Cela n'est pas seulement vrai pour les partis communistes, c'est encore vrai pour l'armée rouge.

La discipline communiste est par conséquent une chose essentiellement différente de la discipline des armées des Etats bourgeois. Elle ne ressemble à celle-ci que *par apparence*. Elle est, en fait, avec elle en absolue contradiction.

Elle n'est nullement, pour cela, affaiblie ou flasque ; elle n'en est que plus stricte et plus forte.

IV

On nous dit que l'ouvrier français manque d'esprit de discipline ; qu'il n'est pas capable de se plier à la discipline sévère du communisme.

Ce sont là des bavardages de petits-bourgeois et d'intellectuels.

Les intellectuels à la Fabre, parce qu'ils sont incapables d'oublier leur chère petite personne, leur importante individualité, s'imaginent que les ouvriers en sont également incapables.

Qu'on nous comprenne bien. Cette incapacité de discipline ne se rencontre pas chez tous les intellectuels, mais seulement chez les intellectuels petits-bourgeois.

Le petit-bourgeois est individualiste par nature ; il croit être à lui seul un petit univers, quelque chose comme la *monade* de notre philosophe allemand Leibniz.

L'intellectuel petit-bourgeois tire de son instinct petit-bourgeois une philosophie, une doctrine, une poésie, une rhétorique, une religion.

En France cette idéologie petite-bourgeoise puise une bonne part de ses forces dans certaines traditions de la grande Révolution.

On rencontre aussi chez les ouvriers français ces instincts petit-bourgeois.

Les intellectuels petit-bourgeois à la Fabre, au lieu de combattre ces instincts, les flattent, les encouragent, les fortifient.

Là est le grand et réel danger que constituent pour le Parti Communiste les intellectuels de l'espèce Fabre.

Les grands faits historiques parlent un autre langage quant à la capacité de discipline révolutionnaire des ouvriers français.

La Grande Révolution offre un évident exemple d'une sévère discipline révolutionnaire.

Napoléon I^{er} soumit le peuple laborieux à la discipline la plus sévère, voire la plus despotique.

La force de cette discipline ne consistait pas dans une oppression mécanique et purement extérieure.

La discipline des armées napoléoniennes se fondait sur la conscience qu'avait le peuple d'accomplir une mission historique : la conscience qu'il défendait un nouvel état social contre les retours offensifs de la société féodale.

Quand ce sentiment disparut, la discipline se désagrégea et Napoléon tomba.

Les faits les plus caractéristiques de l'histoire française prouvent donc, de la manière la plus évidente, la plus stricte, que le peuple français, et tout particulièrement la classe ouvrière française, est apte à se plier à une discipline révolutionnaire aussi sévère qu'indispensable.

Dans la révolution vers laquelle nous marchons, la classe ouvrière française luttera pour la première fois pour ses intérêts exclusifs et non pour ceux de la grande ou de la petite bourgeoisie.

Il est clair que si elle a été capable, dans le passé, de s'astreindre à une discipline révolutionnaire sévère sous la direction de la grande et de la petite bourgeoisie, elle se montrera dix fois plus capable de s'astreindre à la même discipline quand elle luttera pour ses propres intérêts et qu'elle sera guidée par ses propres chefs.

Cela, les intellectuels petit-bourgeois ne le comprendront jamais.

Mais les ouvriers français le comprendront. C'est, pour eux, une question de vie ou de mort. Il est du devoir du Parti Communiste français de leur expliquer l'importance de la discipline révolutionnaire.

C'est pourquoi il lui fallait se débarrasser de Fabre, pourquoi il lui faut se débarrasser de tous les autres Fabre.

La lutte contre Fabre est la lutte contre les tendances petite-bourgeoises, aussi bien opportunistes qu'anarchistes, au sein du mouvement ouvrier.

Si ces tendances sont encore fortes dans le mouvement français — et il n'y a aucun doute qu'elles le sont — la lutte intrépide et persistante contre elles est d'autant plus nécessaire.

V

On nous dit : « Fabre n'est que le « bouc émissaire » ; personnellement, il est insignifiant, il n'est rien. Sans doute, Fabre n'est pas un géant. C'est un tout petit insecte. Mais Fabre est un symbole, un centre de ralliement, le truchement d'une tendance.

Il est tout à fait illusoire de prétendre lutter *in abstracto*, c'est-à-dire dans les nuages, quand il s'agit de tendances. Toute lutte contre telle ou telle tendance n'est effective que si elle atteint les personnes qui les représentent. L'expérience le prouve. Des résolutions d'un caractère général ne comptent pour personne. Des mots, rien que des mots ! Elles ne suscitent d'opposition qu'au moment où des personnes sont atteintes par elles. Les atteindre, là est la chose essentielle.

VI

La social-démocratie allemande a lutté à cent reprises contre le *revisionnisme* et l'*opportunisme*, mais d'une façon trop « générale ». Elle a vaincu cent fois le revisionnisme — *sur le papier*. Elle s'est gardée de toucher aux personnes mêmes des revisionnistes. Ceux-ci se moquaient des résolutions et des paperasses, et en fin de compte c'était eux qui gagnaient du terrain.

VII

Le cas Fabre est par conséquent un cas exclusivement et éminemment politique.

L'exclusion de Fabre et de ceux qui se sont solidarisés avec lui — c'est l'exclusion des tendances et des instincts petit-bourgeois, ou si ce n'est pas, ce n'est rien du tout. Son but, c'est de maintenir au parti son *caractère prolétarien*.

Il est absolument indispensable que le Parti prenne clairement conscience de la signification politique du cas Fabre. L'Exécutif de l'Internationale Communiste l'a conçu ainsi ; pour le Parti français cela reste encore à concevoir.

VIII

Des tendances similaires ont été représentées en Allemagne par les Lévi, les Friesland, les Brass, etc., etc. Eux aussi ne luttèrent que pour la « liberté d'opinion », contre les « oukases de Moscou », contre la discipline de fer, pour le « grand parti socialiste-révolutionnaire ». Aujourd'hui, ces gens se sont joints aux longuettistes allemands : ils se sont démasqués assez rapidement.

Le Parti allemand en a vite fait justice. Il a démontré aux masses communistes la signification politique de cette tendance. Toutes les questions, soulevées par cette tendance, il les a posées avec la plus grande clarté du point de vue de ses principes fondamentaux. En quelques mois, tout fut résolu. La grande majorité du Parti s'était dès l'abord dressée contre ces gens. Le petit nombre de bons ouvriers qui les avait suivis ne tarda pas à les abandonner.

Passer le mal sous silence, le dissimuler, le masquer, c'est le fortifier. La pleine lumière, voilà le remède infaillible. C'est elle seulement qui permet de liquider les crises avec un minimum de désorganisation.

IX

Il est facile de prévoir que les Fabre s' enrôleront demain dans l'armée contre-révolutionnaire. C'est une illusion de croire qu'ils resteront là où ils se trouvent aujourd'hui. En Allemagne, il y a un proverbe connu qui dit : « Les morts vont vite à cheval ». Dans une époque révolutionnaire comme la nôtre, le premier petit pas qui éloigne du camp révolutionnaire conduit dans le camp de la contre-révolution. Les Lauffenberg et les Wolfheim sont aujourd'hui chez les monarchistes les plus extrêmes. Les Lévi, les Friesland, les Brass sont devenus des anti-communistes pur sang. Hier,

c'étaient des anti-communistes dont le communisme se réduisait à la phraséologie : aujourd'hui, ils sont des anti-communistes avec la phrase opportuniste ; ils seront demain des opportunistes sans phrase.

X

L'exclusion de Fabre et de ceux qui se solidarisent avec lui n'est pas simplement motivée par quelques divergences de tactique, mais par des antagonismes de principe.

Le groupe Fabre se déclarait hostile à la scission de Tours. Le groupe Fabre plaquait ouvertement ou en cachette pour l'autonomie nationale des sections de l'Internationale Communiste, c'est-à-dire pour le retour aux méthodes des Internationales 2 et 2 1/2.

Le groupe Fabre voulait reconstituer le Parti Socialiste Unifié.

Le groupe Fabre est imbu d'un pacifisme bourgeois ; il se prononce contre le « militarisme rouge », c'est-à-dire contre le rôle historique de la force.

C'est là, point par point, la position des Kautsky, des Hilferding et des Crispin.

C'est le centrisme drapé dans la phrase communiste.

XI

Il est dans l'intérêt du groupe Fabre de présenter la question Fabre surtout comme une question de STATUTS.

De cette façon, on évite d'évoquer le caractère politique de la question qui en est le point essentiel.

C'est de cette même façon que les Friesland et Cie ont inauguré leurs tentatives centristes en vue de saper le Parti Communiste.

Il faut forcer l'opposition de quitter le terrain des statuts et de répondre avec des arguments politiques à une question politique.

XII

Où est la différence entre l'intellectuel petit-bourgeois et l'intellectuel communiste ?

L'intellectuel petit-bourgeois est un idéologue. Il est, le plus souvent, sans le savoir, la victime de l'idéologie *bourgeoise*. Il comprend tant bien que mal la révolution bourgeoise. Mais un frisson lui court de long de l'échine quand il pense à la révolution prolétarienne.

Cette révolution exige l'emploi de la force concentrée au plus haut degré. Elle demande la soumission de l'individu au Parti et, plus tard, à l'Etat prolétarien.

L'intellectuel petit-bourgeois se berce de rêves bien plus paisibles.

Mais la révolution prolétarienne est dure, âpre, inflexible, rien moins que pacifique.

Elle n'écrase pas seulement sans égard l'adversaire, elle exige des sacrifices immenses, inexorables, de la classe ouvrière elle-même.

L'intellectuel petit-bourgeois est attaché à la culture bourgeoise.

Mais la révolution prolétarienne commencera par

une période de destruction, qui n'épargnera pas la culture bourgeoise.

On ne peut nier que pour la préparation et pour le développement de la révolution prolétarienne, l'intellectuel petit-bourgeois constitue une entrave, un élément de faiblesse et de désorganisation, qu'il vient pratiquement au secours de la contre-révolution.

La révolution prolétarienne a besoin d'intellectuels, *mais d'intellectuels communistes* qui soient liés par tout leur esprit, liés par toute leur mentalité à la *classe ouvrière*, qui expriment les pensées de cette classe, qui aient complètement dépassé l'idéologie bourgeoise.

La classe ouvrière française a besoin d'intellectuels, elle doit les façonner en vue de l'œuvre qu'il lui faut accomplir. Les intellectuels petit-bourgeois à la Fabre sont ses ennemis les plus dangereux ; la classe ouvrière a pour devoir de les chasser de son sein.

A. THALHEIMER.

(Trad par H. JEANNIN.)

UNE VIE HUMAINE

POUR 24 FRANCS

Chaque fois que vous versez
24 francs, vous sauvez la vie
d'un affamé russe. — NANSEN.

Cotisez-vous ! Souscrivez !

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S.F.I.C.)

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

Adresser la correspondance à
René REYNAUD, 120, rue Lafayette, PARIS

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : R. APERCE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon, imprimeur